

## **Pourquoi un livre consacré spécifiquement aux magiciens et sorciers ?**

La sorcellerie féminine a largement retenu l'attention des chercheurs, en raison de son importance numérique lors de la « chasse aux sorcières » qui commence à la fin du Moyen Âge et connaît son apogée aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Michelet disait déjà : « Pour un sorcier, dix mille sorcières. » Dans la littérature, les représentations picturales et la mentalité populaire, la sorcellerie se trouve largement associée aux femmes.

Pourtant, mage, *maleficus*, sorcier, jeteur de sorts, envoûteur, ensorceleur, évocateur de démons, « nigromancien », nécromant, tous ces termes masculins désignent des hommes aux pouvoirs inquiétants qui ont eux aussi subi la répression civile et ecclésiastique. Combien étaient-ils ? La réponse n'est pas évidente car les chiffres varient beaucoup selon les époques et les lieux, et nous ne disposons pas de toutes les études nécessaires. Les historiens estiment que l'on peut retenir en moyenne une proportion de 20 à 25 % d'hommes.

Parler de la magie et de la sorcellerie, c'est entrer dans un monde qui échappe à la rationalité et toucher à ce que l'on appelle de manière générique « la superstition ».

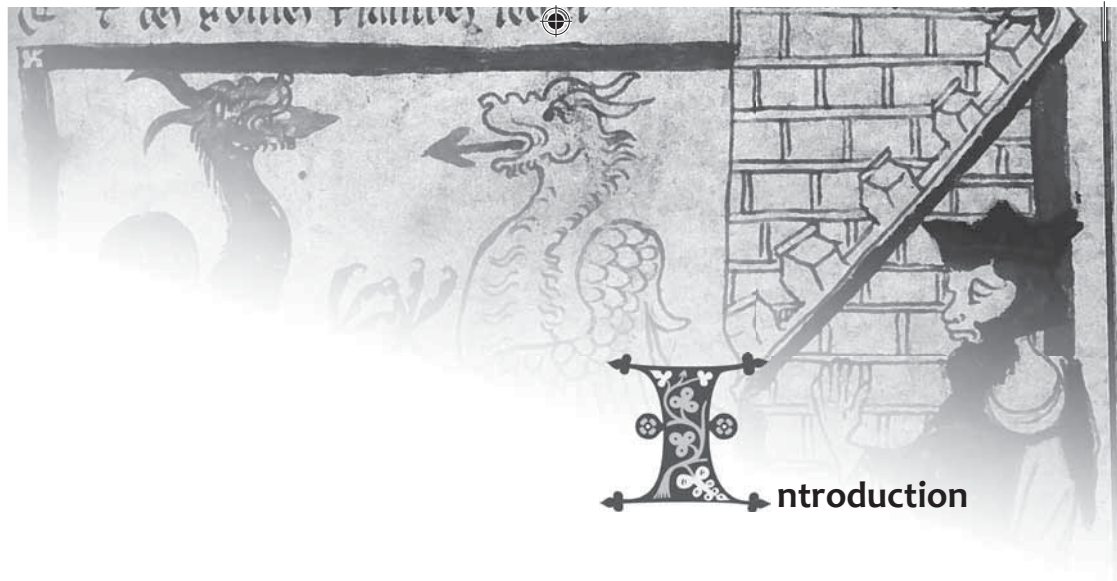
Selon le dictionnaire *Robert*, la magie est « l'art de produire par des procédés occultes des phénomènes inexplicables ou qui semblent tels », et la sorcellerie est définie comme une « magie de caractère populaire ou rudimentaire, qui accorde une grande place aux pratiques secrètes, illicites ou effrayantes (invocation des morts, appel aux esprits malfaisants) ».

Ces distinctions ne sont pas toujours évidentes. Ainsi la magie peut être « blanche » ou « noire ». La « magie blanche », ou « théurgie », née au II<sup>e</sup> siècle dans les milieux philosophiques néoplatoniciens, est censée être bénéfique. La « magie noire » ou « goétie » vise à accomplir des actes maléfiques par le recours aux forces occultes. Au Moyen Âge, les actes concernés sont appelés *maleficia* et leurs auteurs, *malefici*. C'est elle que l'on qualifie plus volontiers de « sorcellerie », mais la différence est loin d'être nette entre magie et sorcellerie, car elles possèdent toutes les deux un caractère ambivalent que rappelle la formule « Qui peut le bien peut le mal », et inversement. C'est la volonté du sorcier qui oriente les pratiques vers des objectifs positifs ou négatifs. De même la distinction entre une magie savante et une sorcellerie populaire n'est pas toujours pertinente. Il est vrai que la magie savante, ou « magie haute », réclame une certaine culture, nécessaire pour pratiquer l'alchimie ou la divination, avec ses multiples formes, comme l'astrologie, la nécromancie, l'oniromancie. Elle prétend même être une philosophie. La « magie basse » ne requiert pas de connaissances savantes, elle est apprise et transmise oralement, par le biais de formules et d'incantations. Elle se confond plus facilement avec la sorcellerie, qui vise des buts pratiques. Au cours du Moyen Âge, elle renvoie de plus en plus au maléfice et au pacte avec Satan.

La sorcellerie répond aux plus profondes aspirations de l'esprit humain. Ses objectifs sont les mêmes, quels que soient les espaces, les époques et les cultures. Elle prétend donner à l'homme la connaissance des secrets de la Nature, lui dévoiler l'avenir, satisfaire tous ses désirs, le rendre riche, puissant, servir ses amours et ses haines, le débarrasser de ses rivaux et de ses ennemis, réveiller les morts de leur sommeil éternel en les invoquant. Elle veut pénétrer les secrets cachés aux yeux des hommes. Dans ses pratiques, elle fait appel aux éléments, aux plantes, aux animaux, aux astres, aux songes, pour les utiliser à des fins bénéfiques

ou maléfiques. Elle communique avec le monde des morts et celui des esprits et se divise en une infinité de branches.

Notre propos est de chercher à établir s'il a existé au Moyen Âge une spécificité de la magie et de la sorcellerie masculines, et si, avant que la répression ne se focalise pour diverses raisons sur les femmes, le Moyen Âge n'a pas été « le temps des sorciers ».



« *L'histoire médiévale de la sorcellerie est écrite  
à l'heure actuelle de pièces et de morceaux* »

Robert Mandrou

Jugée autrefois anecdotique ou marginale, l'histoire de la sorcellerie est devenue un vrai sujet d'étude, et son historiographie témoigne de l'évolution du regard que l'on a porté jusqu'à aujourd'hui sur les « sciences du diable ». Sans prétendre à l'exhaustivité dans un domaine aussi vaste, il est possible de dégager quelques pistes de recherche.

## Quelques repères historiographiques

Pour certains chercheurs, historiens, sociologues, anthropologues ou ethnologues, la sorcellerie est considérée comme une réaction des peuples « primitifs » ou des sociétés archaïques qui, redoutant le monde qui les entoure, en adorent les éléments, en personnifient les manifestations et tentent ainsi de se les concilier. La sorcellerie a été interprétée comme un héritage des cultes païens de la fertilité par l'anthropologue écossais sir James Frazer (1854-1951), dans son célèbre ouvrage *Le Rameau d'or* (1890) et par Margaret Murray (1863-1963) dans *Les Cultes des sorciers en Europe occidentale* (1921). Malgré les critiques suscitées par ces thèses, elles restent défendues par leurs disciples, comme Arno Runeberg, qui

accumule des documents pour prouver que les rites de fertilité sont issus de la magie préhistorique. Les anthropologues et les ethnologues se sont intéressés aux peuples appelés autrefois « primitifs » qui, pour eux, ont un mode de pensée « magique ». Chaque école d'anthropologie a proposé son interprétation. Pour les positivistes, comme Edward Tylor (1832-1917), fondateur de l'anthropologie britannique, la magie est associée à la période la plus archaïque de l'humanité. Il distingue trois phases successives : la magie et la sorcellerie qui sollicitent directement la Création dans un rapport animiste, la religion qui consacre l'intercession d'un Esprit transcendant, la science qui élimine la causalité spirituelle et introduit la conjugaison du hasard et de la nécessité. Pour les « fonctionnalistes », comme Bronislaw Malinowski (1884-1942) ou Edward Evans-Pritchard (1902-1973), chaque élément de la culture a une fonction propre. Leur vision synchronique s'oppose à celle des évolutionnistes. Les ethnologues se sont intéressés à l'interprétation de la magie pour tenter de répondre à cette question fondamentale : l'homme a-t-il été religieux avant d'être magicien ou l'inverse ? Pour Marcel Mauss (1872-1950), le père de l'ethnologie française, c'est une « pré-religion », basée sur la notion de « don ». La magie et la religion seraient les deux pôles opposés d'une approche du « miraculeux ». Pour Claude Lévi-Strauss, ethnologue, philosophe, père du structuralisme, c'est déjà une « pré-science ».

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'historien français Jules Michelet fait de la sorcellerie l'expression d'une révolte contre un ordre social et religieux répressif, symbolisé par le Dieu chrétien. Cette thèse a été reprise, avec des nuances, par Emmanuel Le Roy Ladurie dans *Les Paysans du Languedoc* (1966), par Robert Muchembled, et par le Pr. Jeffrey Russell, de l'université de Californie. Cependant, des historiens comme Robert Mandrou, Hugh Trevor-Roper, Norman Cohn, Keith Thomas, Jean Delumeau ne croient pas à un culte païen cohérent, et mettent en doute les récits des accusés, obtenus sous la torture et qui cautionnent les peurs de la classe dirigeante. À la fin du Moyen Âge, on croit à l'existence d'une secte de sorciers antichrétienne, dirigée par Satan pour ruiner le christianisme et détruire l'humanité.

Depuis quelques décennies, l'enjeu principal du débat est la réalité, vraie ou supposée, du sabbat. Les historiens ont peu à peu acquis la conviction que le sabbat est une construction théorique « stéréotypée », échafaudée par les clercs, et imposée par la contrainte aux accusés déferés devant eux. Réel ou fantasmé, le sabbat est une menace pour les autorités et justifie la répression. C'est l'opinion des historiens Hugh Trevor-Roper et Norman Cohn ; ce dernier, dans son ouvrage *Démonolâtrie et sorcellerie au Moyen Âge, fantasmes et réalités*, paru en 1975, analyse le phénomène de la sorcellerie à travers le discours répressif des élites et des autorités. Il montre comment ce discours se constitue au cours du Moyen Âge, greffant sur les croyances populaires au *maleficium* des accusations de cannibalisme, d'inceste, de bestialité, d'infanticide, qui ressemblent étrangement aux accusations portées contre les premiers chrétiens par les Romains et contre les juifs par les chrétiens. L'Église les utilise pour condamner les vaudois, les Templiers et les sorciers. Au XIII<sup>e</sup> siècle, les théologiens énoncent l'idée du « pacte satanique », mais c'est au début du XIV<sup>e</sup> siècle que se produit le tournant décisif, avec les papes Boniface VIII et Jean XXII et l'affirmation de l'État pontifical, parallèlement à celle de la puissance monarchique. Norman Cohn montre comment une bureaucratie de clercs, principalement issus des ordres mendiants, et d'officiers royaux use d'armes intellectuelles, l'aveu et le récit du sabbat, et institutionnelles, l'inquisition et la torture, pour faire des sorciers des hérétiques.

Les recherches de Carlo Ginzburg ont contribué à la compréhension du « stéréotype du sabbat » en tant que construction intellectuelle des clercs pour diaboliser les sorciers. Cet auteur a publié en 1966 *Les Benandanti* et en 1989 *Le Sabbat des sorcières*. Il analyse les mythes, les rites, les contes et les légendes selon la méthode structuraliste de Claude Lévi-Strauss, mettant en œuvre des méthodes nouvelles en s'appuyant sur « les indices et les traces », car il est difficile d'appréhender l'univers mental de ceux qui n'ont pas écrit. Ainsi, dans les procès inquisitoriaux, la minute importante est celle où l'accusé parle, exprime sa propre pensée, et où celle-ci est transcrite par le greffier. Comme l'écrit Jeanne Favret-Saada, « le peuple est parlé plus qu'il ne parle ». Ceux qui parlent, ce sont les démonologues, les magistrats et les inquisiteurs. Pour lui, la

sorcellerie diabolique est une formation culturelle originale, construite sur la conviction qu'une secte de sorciers menace la religion chrétienne et l'Église, et qu'elle participe à des réunions secrètes abominables. C'est l'origine du mythe du sabbat. Il relie ces croyances et ces pratiques au chamanisme. À sa suite, les chercheurs tentent de retrouver les « racines folkloriques » du sabbat, qui semble « un compromis » entre la culture populaire et la culture savante, d'établir des « connexions » entre des époques et des lieux parfois très éloignés.

Michelet voulait « faire parler les silences de l'histoire », mais que savons-nous du discours paysan ? Quelles étaient les « structures mentales invisibles » de la sorcellerie populaire ?

Robert Mandrou estime que la documentation écrite sur la sorcellerie médiévale est insuffisante, et il évoque une « tradition orale immense et insaisissable, amalgame impossible à reconstituer », où juges et accusés partagent finalement le même univers mental. On prend conscience, au terme de ce rapide tour d'horizon, de la complexité du sujet et des querelles qu'il a suscitées, et suscite encore.

## **L'héritage des premiers magiciens et sorciers**

Les pratiques de la magie et de la sorcellerie présentent de remarquables continuités de l'Antiquité, voire de la Préhistoire, à nos jours, et s'incarnent dans toutes sortes de figures masculines.

Le premier magicien-sorcier est peut-être aussi ancien que la Préhistoire. Il y a à peu près 100 000 ans, l'homme a réalisé qu'il était mortel et il a essayé de connaître l'avenir. Il a très vite cru en l'existence de forces surnaturelles, et a voulu entrer en contact avec elles. Pour cela, il a inventé les rituels magiques. Est-ce un chamane qui envoûte les animaux destinés à la chasse ou qui entre dans la grotte pour communiquer avec le monde des esprits ?

Dans l'Antiquité, le mot « magie » désigne d'abord la science des mages perses, prêtres de Zoroastre, spécialistes de l'interprétation des songes et de la consultation des astres. L'antique Mésopotamie est un autre berceau de la magie et un des premiers foyers des arts divinatoires.

Dans les temples, des prophètes, les *raggimu*, entrent en transe et délivrent des messages divins, les *haruspices* étudient le foie des animaux sacrifiés, les devins interprètent les songes. Deux spécialistes sont consultés en cas de maladie : l'*asu*, sorte de phytothérapeute, et l'*ashipu*, désigné dans les textes sous le nom de « sorcier », qui essaie de guérir le patient au moyen de charmes, de prières et d'incantations. Les sorciers ont le pouvoir de jeter des sorts à leurs semblables, comme enlever leur salive, leur remplir la bouche de nœuds magiques, corrompre leurs aliments et boissons, causer des maladies, troubler la paix des ménages. En Égypte, pays réputé pour ses magiciens, le terme *heka* désigne à la fois les textes, les formules magiques inscrites sur les amulettes, et par extension la magie, liée à la médecine, à la science et à la religion. Les prêtres de la *heka* cultivent moins les arts divinatoires que leurs homologues mésopotamiens, mais pratiquent la nécromancie. La magie noire est l'œuvre des sorciers qui portent préjudice à d'autres personnes. Des textes, des papyrus, et des objets, comme des figurines de cire, prouvent la présence de pratiques d'envoûtement dès la fin du III<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. L'Égypte a donné à l'alchimie sa « Bible », la « Table d'Émeraude » d'Hermès Trismégiste, un des avatars du dieu Thot.

Le rationalisme des Grecs n'exclut pas la magie. L'archéologie a livré bien des témoignages, amulettes, tablettes magiques, papyrus porteurs de formules de malédiction ou d'envoûtements, et les auteurs comme Aristophane montrent des magiciens capables de faire descendre la lune du ciel, de ressusciter les morts, de faire parler les animaux, les pierres, d'animer les statues, d'opérer des métamorphoses. Le groupe le plus intéressant est celui des « chamanes apolliniens » ou « hyperboréens », penseurs et mages du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., qualifiés par les Grecs de « faiseurs de miracles ». Les textes évoquent des « sorties du corps », des « voyages psychiques », le don de clairvoyance et la bilocation. À l'origine, on trouve les contacts avec les Scythes, un peuple nomade en relation avec les populations mongoles chamanistes. Les Grecs ont eu recours de tout temps aux oracles et aux devins. Leurs sorciers pratiquent des envoûtements grâce aux « tablettes d'exécration » en plomb, portant le nom de la victime, les malédiction et les formules de dévotion aux dieux infernaux. Ils sont sollicités pour favoriser l'amour,